



**L'ENFANT DE LA RUE :  
CARRIERE, IDENTITE ET  
SORTIE DE LA RUE.**

Prof. Riccardo LUCCHINI

CHAIRE DE SOCIOLOGIE  
Département de sociologie et des médias  
UNIVERSITÉ DE FRIBOURG

Copyright août 1999

## **T a b l e   d e s   m a t i è r e s**

- 1. La situation familiale et le départ**
- 2. L'arrivée dans la rue. Le langage.**
- 3. La rue comme école de vie. La carrière.**
- 4. La relation à la rue et les sorties de la rue.**
  - 4.1. Différents types de sortie de la rue
  - 4.2. Les tentatives de sortie
- 5. Conclusion**

La sortie de la rue comme étape finale de la carrière d'enfant de la rue est un processus complexe qui n'est pas toujours progressif et linéaire. Il comporte pour l'enfant de nombreux enjeux et questionnements. L'attachement de l'enfant au monde de la rue est réel et doit être rompu - tout au moins partiellement - pour que celui-ci entame le processus de sortie. Or, l'attachement et le sentiment d'appartenance au monde de la rue sont des composantes importantes du système identitaire de l'enfant. La sortie de la rue comporte donc des modifications de ce système. Elle implique alors des changements dans les composantes qui constituent ce système. D'après J.P. Hewitt ces composantes sont les suivantes : 1) les motivations, 2) les normes et les valeurs, 3) les rôles sociaux, 4) les compétences cognitives et 5) l'image de soi.<sup>1</sup> Ces éléments interagissent entre eux lorsque l'acteur social se positionne par rapport à son environnement proche ou lointain. L'ensemble qui résulte de cette interaction permet à l'acteur de produire du sens, de se situer par rapport aux autres acteurs, de trouver une place. Il catégorise ainsi les choses, les personnes et les événements. Ce processus de médiation n'est pas toujours gratifiant pour l'acteur. Dans le cas de l'enfant de la rue, l'attachement et le sentiment d'appartenance au monde de la rue sont forts lorsqu'il y trouve une place qui satisfait ses différents besoins (identitaires, affectifs, sociaux, matériels). Or, le besoin identitaire est l'un des plus importants et la sortie de la rue comporte une dynamique identitaire importante.

Les enfants concernés par cette analyse vivent à Mexico, San José (Costa Rica) et Tegucigalpa (Honduras). La triangulation des terrains d'observation ( dans la rue, dans l'institution, dans la famille) ainsi que des recherches menées au Brésil et en Uruguay<sup>2</sup> forment le socle sur lequel repose l'étude qui est présentée ici.

### 1. La situation familiale et le départ : le cas de Ricardo.

Ricardo est un ancien enfant de la rue (San José, Costa Rica) qui quitte le logement familial à l'âge de 10 ans. Il connaît son père, mais l'homme ne s'est jamais occupé de ses enfants qui sont très nombreux (22 !). Du côté maternel, il a encore quatre frères. Il dit avoir habité chez son père jusqu'à l'âge de 4 ans quand sa mère est venue le chercher pour le confier à l'une de ses tantes chez qui il reste pendant 2 ans. Puis sa mère vient le chercher pour l'emmener chez elle où il reste jusqu'à l'âge de 10 ans. Ricardo dit que les années qu'il a passé avec sa tante et sa mère est la chose la pire qui lui soit arrivée (" fue lo mas fatal ").

Il quittera donc la maison à l'âge de 10 ans. Ricardo dit qu'il n'a pas de famille et explique cela par la maltraitance dont il a souffert de la part de sa mère et de sa tante (coups, blessures), ainsi que par le fait qu'il est *l'enfant d'une nuit* et donc non désiré. Violence et absence de reconnaissance maternelle sont deux facteurs reliés au départ. Nous avons ici les trois dimensions de la maltraitance : la dimension physique, la dimension identitaire et la dimension affective. Toutefois,

<sup>1</sup> Hewitt J.P., *Social Stratification and Deviant Behavior*, Random House, New York, 1970, pp.32-33.

<sup>2</sup> Lucchini R., *L'enfant de la rue. Identité. Sociabilité, drogue*, Droz, Genève/Paris, 1993 ; Lucchini R., *Sociologie de la survie : l'enfant dans la rue*, PUF, Paris 1996.

cela ne suffit pas pour comprendre le départ dans la rue non seulement de Ricardo, mais d'autres enfants aussi. Comme je l'ai montré ailleurs, il faut encore connaître les conditions et l'environnement dans lesquels cette maltraitance prend forme.<sup>3</sup> Ricardo part quand il " ne résiste plus " aux pressions qui s'exercent sur lui. Cette expression indique que l'enfant supporte pendant un certain temps les événements expulsifs, et qu'il ne suffit donc pas que ces événements se produisent pour qu'il parte. Lorsque la mère est l'auteur de cette violence ou si elle tolère la violence que le père ou le parâtre exerce sur l'enfant, cela accélère le départ de l'enfant. Ricardo parle d'une violence d'une rare intensité (coups portés avec des câbles électriques ou des bâtons) à laquelle il associait l'intention de le tuer. Mais cela ne suffit pas encore à déclencher le départ. Il y a toute une série de tâches ménagères et de responsabilités domestiques qu'il doit assumer quotidiennement qui constituent l'environnement dans lequel la violence physique se produit. C'est cette conjonction qui va rendre le départ inévitable. Entre cinq heures et six heures trente, il doit préparer le petit déjeuner pour tout le monde, nettoyer la maison, laver la vaisselle et faire la lessive. Quand il rentre de l'école, il doit s'occuper de ses frères. Il n'a pas un moment pour lui et ne reçoit aucune marque d'affection de la part de sa mère, ni aucune reconnaissance pour les tâches qu'il accomplit. Tout cela le coupe aussi de ses camarades du quartier. Ricardo me dit qu'il n'avait aucune relation fraternelle avec ses quatre demi-frères puisqu'il était perçu comme un employé et non pas comme un membre de la famille. Cette identité le rendait non seulement étranger à la famille, mais justifiait aussi son exploitation. Les tâches domestiques en tant que telles ne suffisent donc pas à expliquer le départ. Il faut encore que l'enfant les associe à des attitudes discriminantes et à des comportements qui ne lui accordent aucune place dans la fratrie.

Seul Ricardo est soumis par sa mère à ce traitement discriminatoire. Il explique le comportement maternel par le fait que ses frères sont nés de l'homme qui vivait avec sa mère, alors que lui est le fruit d'une relation épisodique. Il est " le fils qui ne devait pas naître ", celui qui était rejeté, dit-il. Il précise que la plupart des enfants qui étaient avec lui dans la rue avaient vécu une situation familiale semblable à la sienne. Avant de partir, Ricardo ne connaissait aucun enfant séjournant dans la rue.

L'épisode qui déclenche le départ de Ricardo n'aurait pas eu cet effet sans la maltraitance qui l'a précédé pendant des années, *et la prise de conscience d'être l'objet d'un traitement discriminatoire.* La mère veut frapper l'enfant avec un bâton, car il n'arrive pas à arrêter les pleures de son demi-frère qui l'empêchent de dormir. Ricardo sort de la maison poursuivi par sa mère et ne rentrera plus chez lui. C'est quelque chose qui c'est passé tout à coup sans aucune préparation (" fue algo asi que me saliò de repente ").

Il précise que le bâton utilisé par sa mère était le même qu'elle utilisait pour le frapper à d'autres occasions. Donc ce n'était pas la première fois que cela arrivait et Ricardo n'était pas parti. Le monde de la rue ne le surprend pas, dit-il, car c'est la répétition de ce qu'il a vécu chez lui entre 4 et 10 ans : la haine et la maltraitance. L'identification de ces deux mondes en termes de violence et d'exclusion apparaît chez les enfants dont la mère est l'agent principal de la maltraitance et qui ne

<sup>3</sup> Lucchini R., L'enfant de la rue. Identité, sociabilité, drogue. Droz, Paris/Genève 1993 ; Sociologie de la survie : l'enfant dans la rue, PUF, Paris 1996 ; Le départ dans la rue : entre fugue et expulsion , W.P., FSES, Fribourg 1997.

trouvent pas leur place dans la fratrie. Cette identification ne se produit pas chez l'enfant qui dispose d'une personne de référence positive au sein du groupe familial. Et cela même si la maltraitance qu'il subit est importante.

Ce qui déclenche le départ de Ricardo, ce n'est pas la maltraitance en soi. Il dit en effet que toute cette violence était pour lui *quelque chose de normal* et cela depuis l'âge de 4 ans. Par contre, il souffrait du traitement discriminatoire dont il était l'objet par rapport aux autres membres de la fratrie. D'autre part, à l'école Ricardo voit que les autres mères se comportent différemment avec leurs enfants et parle de la tendresse, de l'affection et des cadeaux que ceux-ci reçoivent. *C'est alors la prise de conscience du comportement discriminatoire de la mère par l'enfant qui fait problème et non pas la maltraitance en elle-même. Cette dernière prend alors un sens nouveau et elle n'est plus considérée comme normale. L'enfant souffre de ne pas être comme les autres. Il se sent exclu et encore plus seul car son cas lui paraît comme unique.*

Lorsqu'il part, Ricardo n'a pas l'intention d'aller dans la rue, mais de retrouver son père qui vend de la marijuana dans le centre-ville et chez qui il espère pouvoir habiter. Mais cela ne se réalise pas, car il est emmené dans les locaux d'une organisation qui s'occupe d'enfants qui sont dans la rue. Il refuse de suivre sa mère qui vient le récupérer et est placé dans une institution où sont internés des enfants en situation de rue. Après un mois, il fugue de cette institution avec d'autres enfants et se rend au centre-ville.

Ricardo n'a jamais eu l'occasion de parler avec sa mère et de lui demander les raisons de son comportement ou de lui confier ses propres problèmes. Il explique ce comportement par l'enfance malheureuse de sa mère qui a perdu sa propre mère à l'âge de trois ans, et qui a été confiée à une arrière tante qui la maltraitait. A l'âge de neuf ans, sa mère quitte le domicile de sa tante, va dans la rue et devient membre d'une bande.

## **2. L'arrivée dans la rue et le groupe. Le langage.**

Les débuts dans la rue sont difficiles, car même si sa mère le maltraitait, il avait de quoi manger et de quoi s'abriter. Il apprend des autres enfants les premiers rudiments de la survie dans la rue (mendier, chercher de la nourriture dans les restaurants, fouiner dans les ordures). L'entraide dans la rue est réelle, car les enfants sont tous confrontés à des difficultés identiques. Ils sont donc capables de ressentir ce que l'autre vit, dit Ricardo. L'aide la plus importante que les autres enfants lui ont apportée, concernait les personnes en qui il était possible d'avoir confiance ou au contraire envers qui il fallait se méfier.

Pour Ricardo, *la rue est aussi une école de vie*, car " on apprend à être mûr tout en étant encore un enfant ". *Cette maturité comporte des compétences plus que de simples habilités ou du savoir-faire. En effet, elle équivaut à savoir reconnaître la personne en qui il est possible d'avoir confiance. L'enfant est mûr lorsqu'il sait valoriser celui qui l'aide*, dit-il. On voit donc que la maturité est définie par des compétences cognitives et des capacités d'empathie. L'enfant est alors capable d'anticiper ce que l'on attend de lui et par conséquent il est aussi capable de décider s'il veut ou doit répondre à ces attentes. Ricardo dit que la rue apprend " *à sentir beaucoup de choses* ".

A la question, “à quoi ou à qui attribuez-vous le plus de valeur”, Ricardo répond : “à nous-mêmes”. Et cela même si les enfants entre eux se traitent de tous les noms (“ fils de pute, mal-né ” entre autres aménités). *Pourtant, ces noms ne doivent pas être pris au sens littéral du terme car ils expriment de la tendresse*, dit Ricardo. *En effet, il est embarrassant de dire à l'autre qu'on l'aime et que l'on tient à lui*, dit-il. *Dans les relations qu'ils ont entre eux, les enfants “évitent” tout vocabulaire traduisant de la sollicitude et de l'affection, car cela les met mal à l'aise. “ Ce n'est pas le fait d'être maltraité qui embarrasse, mais celui de dire à quelqu'un qu'on l'aime ou qu'il est quelqu'un d'important pour moi ”.* Il y a de la *pudeur à exprimer la sollicitude par des mots, mais aussi l'incapacité d'user de mots qui ne font pas partie de l'univers cognitif de l'enfant.* Ce dernier ne sait pas exprimer ses sentiments par des mots adéquats, et les mots exprimant la tendresse ne font pas partie de son vocabulaire. Depuis tout petit, Ricardo a été apostrophé par des mots qui le dévalorisaient et qui lui signifiait qu'il n'était rien et qu'il ne servait à rien ( no servis para nada). D'autre part, sa socialisation ne comporte *qu'un apprentissage limité de la verbalisation qui permet l'expression de sentiments et de sensations différenciés*. Cette insuffisance verbale se traduit par des comportements de compensation qui ne semblent exprimer que de la violence et de l'agressivité, alors qu'ils ne sont souvent qu'un moyen mal adapté pour signifier le besoin d'établir une relation au sein de laquelle l'enfant aurait une place en tant que sujet. Lorsque Ricardo dit que dans la rue on apprend “à sentir beaucoup de choses”, il veut signifier l'existence d'un décalage entre l'intensité des sensations et les difficultés de les traduire correctement par des mots et même des comportements adéquats.

D'autre part, *il y a l'influence d'une culture pour laquelle l'expression verbale et corporelle de la tendresse par le garçon est perçue comme de la faiblesse.* Le garçon craint alors d'être taxé de fille et de devenir un objet de dérision de la part des autres enfants. Il s'agit d'ailleurs d'un mécanisme qui n'est pas particulier à l'Amérique latine, mais qui la déborde amplement. *Cette déficience d'expression combinée avec une expérience infantine de dévalorisation ou de manque de valorisation systématique, produit une faible estime de soi.* Mais surtout elle débouche sur un sentiment de vulnérabilité et d'humiliation qui favorise l'adoption d'un comportement violent envers les personnes les plus faibles. Cette même culture impose une image de l'homme et donc du garçon qui doit être dominant tant dans le contexte domestique que extra-domestique. Il s'ensuit une situation qui favorise l'esprit de compétition par tous les moyens y compris donc les moyens violents. L'effet pervers de cette identité masculine imposée est d'ailleurs plus fort lorsque le contexte (familial et socio-économique) la remet en question. Il est aussi plus fort lorsque la compétition pour les ressources rares (matérielles, symboliques et affectives) s'exacerbe. *L'agressivité verbale de l'enfant de la rue s'explique donc par une combinaison de déficiences cognitives (incapacité d'exprimer de manière différenciée les sensations et les sentiments) et d'influences culturelles qui imposent une identité masculine dont l'une des composantes est le besoin de domination.*

*Pourtant le plus souvent les agressions verbales sont utilisées par les enfants comme des plaisanteries. Il ne faut pas les prendre au premier degré, car l'intention n'est pas d'offenser*

*l'autre, mais de lui signifier l'intérêt que l'on lui porte.* Il y aussi l'**habitude** se s'apostropher de manière grossière sans que cela comporte une remise en question de l'identité de celui à qui on s'adresse. La *grossièreté présentée sur le ton de la plaisanterie* va souvent de pair avec l'humour et une certaine forme d'autodérision. *Elle devient alors un mécanisme de régulation de l'interaction entre les enfants qui diminue le nombre des affrontements violents. Il s'agit plutôt de joutes dans lesquels il n'y a souvent ni perdants, ni vainqueurs.* Lorsque c'est le cas comme dans les vanes, cela est la conséquence du caractère compétitif et rhétorique de la joute oratoire. Les règles de l'échange verbal sont acceptées par les interlocuteurs et le perdant ne cherche généralement pas à compenser son échec par des moyens violents. Les vanes et les grossièretés permettent aussi de décompresser et constituent ainsi un moyen qui évacue l'agressivité de manière non violente. Les mots se connotent alors différemment et perdent en partie leur contenu grossier et dévalorisant. **Leur usage permet au contraire de désamorcer la charge négative qu'ils comportent et même d'en renverser le sens.**

C'est ainsi qu'il faut comprendre l'association qui est faite par Ricardo entre les expressions grossières et la charge symbolique valorisante qu'ils comportent. Lorsque l'enfant fait usage des qualificatifs dépréciatifs sur le mode de la plaisanterie, il s'adresse aussi indirectement à ceux qui les utilisent au premier degré avec l'intention d'humilier. *C'est une manière de montrer qu'ils ne se sentent pas concernés par cette agression verbale.* Il s'agit parfois aussi d'une "contre légitimité linguistique" (D. Lepoutre) qui exprime l'opposition des enfants en situation de rue au langage dit normal. Dans ce cas, la fonction identitaire de la grossièreté est évidente ; elle exprime aussi la protestation de l'enfant contre la stigmatisation dont il est l'objet. La grossièreté et l'obscénité font alors partie du processus de déviance secondaire analysé par E.M. Lemert.<sup>4</sup> *Ce type de déviance n'exclut pas la permanence d'une attitude de protestation contre la stigmatisation des adultes et de l'opinion publique. Au contraire les deux coexistent souvent.* La déviance secondaire se construit lorsque la personne stigmatisée assume les traits déviants qui lui sont imputés par les agents de la stigmatisation. Cela s'accompagne d'une modification identitaire du stigmatisé qui s'identifie alors à de nouveaux rôles qui comportent des manières de faire spécifiques dont le langage fait partie.

Par contre, dans le cas d'un usage **habituel** de mots grossiers ceux-ci perdent toute connotation positive ou négative et deviennent des expressions neutres. Ils sont alors une manière de ponctuer et de rythmer les phrases et ne comportent aucune signification particulière. Ces mots sont prononcés sans être dirigés vers une personne en particulier.

D'autre part, le langage grossier "sert aussi de support à des relations sociales spécifiques dans le cadre des groupes de pairs".<sup>5</sup> Selon D. Lepoutre, la grossièreté et l'obscénité "prennent place aussi bien dans les énoncés narratifs que dans les différents échanges verbaux rituels (vanes, insultes, apostrophes, remerciements, saluts), et aussi bien dans les rapports conviviaux que dans les interactions rituelles" (p.125).

<sup>4</sup> Lemert E.M., Primary and Secondary Deviation, dans : Traub S.H./Little C.B., Theories of Deviance, Peacock Publishers, Itasca 1975, pp. 167-172.

<sup>5</sup> Lepoutre David, Cœur de banlieue. Codes, rites et langages, Odile Jacob, Paris 1997, p.120.

Il convient de signaler que *les compétences linguistiques sont très valorisées* par les enfants en situation de rue. Elles sont même jugées comme l'un des moyens les plus performants pour se maintenir dans la rue ; plus performants que la force physique en tout cas. Cette dernière n'a qu'une faible charge symbolique alors que la force de la parole est dans le symbolisme qu'elle véhicule. On peut affirmer que le fait de savoir converser est l'une des compétences les plus importantes dans le monde des enfants en situation de rue. Elle confère respect et admiration.

L'enfant en situation de rue manifeste *un besoin très fort d'exprimer les sensations* qu'il ressent quotidiennement. Or ces sensations sont nombreuses et se mélangent (espoir, résignation, crainte, liberté, contrainte, etc.), et l'enfant ne sait pas comment se les représenter. Une impression de confusion se dégage de cette situation. *L'enfant délimite avec difficulté la place qu'il occupe dans la relation avec l'autre*. Cela est aussi le cas lorsqu'il rencontre l'éducateur de rue ou le travailleur social. De plus, il est ici en compétition avec d'autres enfants qui cherchent à bénéficier de l'intervention de ces professionnels.

*On a longtemps caractérisé l'enfant en situation de rue comme quelqu'un qui ne sait pas maîtriser son affectivité en raison des privations qu'il a vécues*. Si on lui reconnaît un savoir-faire dans tout ce qui concerne la survie dans la rue, dans la débrouille, cela ne comporte aucune valorisation. Non seulement cette débrouillardise est perçue comme étant proche de la délinquance, mais elle est aussi associée à des déficiences de caractère. La principale de ces déficiences étant l'incapacité de différer des gratifications. Il serait "présentiste" car axé uniquement sur le présent et donc sur les occasions de récompenses immédiates. Il est vrai que l'enfant en situation de rue adopte souvent des comportements qui paraissent "excessifs" tels la provocation et l'agressivité d'une part, et la recherche appuyée d'affection de l'autre. De plus, il alterne fréquemment entre ces deux types de comportement et peut passer très rapidement de l'un à l'autre. L'utilisation de grossièretés verbales participe aussi de cette dynamique.

***Le comportement de l'enfant en situation de rue est parfaitement adapté à son monde, car il obéit à une logique culturelle et a des besoins identitaires qui privilégient la négociation sous toutes ses formes.*** L'enfant de la rue est un négociateur chevronné ! *La grossièreté verbale tout comme l'alternance entre agressivité apparente ou réelle et la manifestation appuyée d'affection, font partie d'une logique de négociation dont il n'est pas toujours aisé de comprendre les règles.*

En ce qui concerne les *filles*, Ricardo affirme qu'il n'y a aucune différence entre elles et les garçons. En effet, *ce n'est pas le sexe qui marque la différence entre filles et garçons, mais bien les compétences et les habilités des uns et des autres*. Le respect et la reconnaissance dépendent du savoir-faire, le sexe étant une dimension subordonnée. Ricardo dit que dans la rue il est très difficile de faire la différence entre un garçon et une fille ("muy difícilmente se diferenciaba, mujer de hombre") lorsque celle-ci est capable de se faire respecter. Or cet impératif vaut également pour le garçon. A conditions égales de savoir-faire ou au contraire d'incompétence, il n'y a pas de différence de traitement entre filles et garçons par leurs pairs dans la rue. Par contre, les filles sont constamment menacées de violences par les hommes qui ne font pas partie du monde de la rue (policiers, délinquants et autres usagers adultes de la rue).

On peut donc dire que dans la rue, les préjugés sexistes sont moins forts que dans le milieu familial et communautaire d'où proviennent les enfants. En effet, à chacun est donnée la chance de prouver son savoir-faire. Comme le dit Ricardo, les filles prennent leur *place* dans la rue et cette place est respectée par les garçons car elle est définie par un savoir-faire. Il y aussi la protection des garçons qui prennent la défense d'une fille lorsqu'elle est agressée. Cette protection n'est pas donnée à toutes les filles, mais seulement à celle qui le méritent (" una chamaca que es muy querida "). Le droit au respect et à la protection n'est pas un droit naturel, mais un droit qui s'acquiert. Les filles courageuses (" valientes ") sont celles qui savent " comment elles veulent être traitées dans la rue ", dit Ricardo.

Pourtant, le faible n'est pas laissé à la merci des événements. Et cela même si des cas de victimisation systématique existent. Il est très rare qu'un " enfant oméga " qui se situe au bas de la hiérarchie des réputations soit la victime d'une agression violente de la part des autres. Il sera l'objet de quolibets répétés et de plaisanteries plus ou moins pesantes ; il peut même être utilisé et exploité par un enfant dominant (lui procurer de la nourriture, lui laver ses vêtements, lui céder son inhalant par exemple). Mais le faible est protégé contre la menace qui met en danger son intégrité physique.

De manière générale, les enfants en situation de rue ne s'organisent pas en bandes fortement hiérarchisées et organisées. Il n'y a pas de leadership bien défini et fort. Par contre, les enfants constituent des réseaux qui comportent des sous-groupes et des dyades qui leur permettent de relever les défis que la vie dans la rue pose quotidiennement. Par contre, les enfants d'un réseau ont un lieu de réunion vers lequel ils convergent à certains moments de la journée ou de la nuit. Ce lieu est avant tout celui où les informations sont échangées et commentées. Il n'y a pas de territoire dont le réseau d'enfants serait l'usager-propriétaire exclusif comme cela est le cas dans de nombreux slums aux Etats-Unis ou dans les bidonvilles d'Amérique du Sud. Dans le cas de l'Amérique du Nord, le territoire est souvent défini en terme d'appartenance ethnique et d'intérêts matériels (trafic de drogue, prostitution) qui sont défendus par le recours aux armes à feu. L'imbrication avec la criminalité adulte y est aussi plus fréquente alors que chez les enfants de la rue cela n'est pas le cas. Ici, il s'agit plutôt d'adultes impliqués dans la délinquance mineure (vols, recèle par ex.). En ce qui concerne les bandes des bidonvilles d'Amérique du Sud, elles sont organisées autour du trafic de drogues et du contrôle d'un territoire. La moyenne d'âge des membres des bandes est aussi plus élevée que celle des réseaux constitués par des enfants de la rue.

**La réputation de l'enfant dans son réseau est fonction des compétences et des habilités qui lui sont reconnues. Il y a donc une hiérarchie des réputations qui est l'équivalent fonctionnel de l'organisation hiérarchisée des bandes avec leadership centralisé. C'est en effet cette distribution différentielle des réputations qui assure l'ordre dans le réseau et non pas des relations réglées par la soumission à un chef.** Cette modalité de fonctionnement du réseau est bien adaptée au contexte de la rue qui est caractérisé par le changement et la mobilité spatiale des enfants. Le monde de la rue demande donc des formes de sociabilité très flexibles qui respectent aussi les trajectoires individuelles des différents enfants (entrée dans la rue, sortie de la rue, retours répétés dans la rue).

L'appartenance au réseau n'est pas si contraignante que celle qui caractérise les bandes dans les slums nord-américains et les bidonvilles sud-américains. *L'enfant peut quitter le réseau sans demander d'autorisation à personne. Il y a des exceptions à cette règle lorsqu'un enfant dépend fortement d'un autre enfant qui ne le laisse pas libre de ses mouvements. Dans ce cas, il s'agit toutefois d'un rapport de dépendance qui ne caractérise pas le réseau, mais qui est propre à une dyade ou à un groupe d'enfants membre du réseau. En d'autres termes, il n'y pas de règle générale propre au réseau qui interdit à l'enfant de quitter la rue. La rue n'appartient pas au réseau comme le territoire appartient à la bande, et même s'il dépend en partie du réseau, l'enfant n'en est pas une simple émanation.*

### 3. La rue comme école de vie : la carrière

Si la rue est une école de vie, elle est aussi une expérience éprouvante. Ce qui est le plus difficile, c'est le regard que les gens portent sur les enfants qui se trouvent dans la rue. Comme le dit Ricardo, l'enfant a l'impression de ne pas être considéré comme un être humain, mais bien comme un déchet urbain. *Le plus grave pourtant ce n'est pas ce jugement silencieux par le regard, mais le fait que les gens ne se demandent pas pourquoi ces enfants se trouvent dans la rue.* Leur jugement est sans appel. L'enfant se sent transformé en objet. *C'est cette identité complètement déterminée par les autres qui est la chose la plus dure à porter et que l'enfant refuse.* Cette identité est refusée, car l'enfant ne confère aucune légitimité aux jugements dont il est l'objet. Il considère que les gens ne connaissent rien ni de sa vie passée, ni de sa vie présente et que donc ils n'ont aucune compétence pour le juger. Très souvent, l'agressivité de l'enfant et même son passage à l'acte (vol ou violence physique) sont reliés à ce refus d'un regard stigmatisant. Il y a donc une part de *protestation* dans de nombreux passages à l'acte. L'enfant revendique qu'on lui reconnaisse une subjectivité tenant compte de ses souffrances et des compétences qui lui permettent de vivre dans la rue. D'autre part, l'enfant conteste que le savoir-faire et les connaissances qu'il a acquis dans la rue soient associés par les personnes "bien pensantes" à un style de vie déviant et condamnés d'avance. *Il demande que l'on reconnaisse la valeur implicite de ce qu'il a appris dans la rue.* La rue comme école de vie est une représentation très répandue parmi les enfants. Elle ne concerne pas seulement les habilités et la débrouillardise, mais aussi l'apprentissage de soi-même. On apprend à reconnaître ses propres limites et celles des autres. Comme le dit Ricardo : "*l'expérience de la rue est une expérience très, très intense, très positive (...) elle nous aide à naître si on rencontre la personne qui peut nous aider*".<sup>6</sup> L'enfant n'est pas en mesure d'énumérer les fruits de cette expérience car pour cela il doit sortir de la rue. *C'est seulement alors qu'il s'aperçoit avoir acquis une plus grande connaissance des personnes et des choses. Par ailleurs, il doit pouvoir donner une forme à son affectivité afin qu'elle participe à la construction de son rapport aux autres.* Ce contrôle positif de l'affectivité dans le cadre de l'interaction sociale peut aussi faire l'objet d'un apprentissage. Cela va de pair avec un renforcement de l'image positive de soi et donc de l'identité de l'enfant. De là l'importance de

<sup>6</sup> Ricardo utilise le verbe " surgir " qui signifie aussi apparaître, jaillir.

l'existence d'une personne de référence et des programmes d'assistance qui valorisent ce que l'enfant a appris dans la rue.

La question de la **sortie** de la rue se pose d'un point de vue théorique et empirique : comment la définir, mais aussi comment la constater ? Elle concerne donc le chercheur tout autant que l'intervenant (éducateur, travailleur social, psychologue, animateur). D'autre part, la notion de sortie est étroitement liée à celle de carrière dont l'une des caractéristiques est de comporter des étapes. Or la **délimitation des étapes** n'est pas chose aisée. En effet, pour chacune d'entre elles il faut repérer un événement qui marque de manière différente la personne par rapport à une phase antérieure ou précédente. Ce marquage modifie le statut et certains rôles de la personne, et donc son identité. Pour que l'on puisse associer une telle modification à une étape de la carrière, celle-ci doit influencer la manière dont la personne se perçoit et est perçue par les autres. Elle doit donc comporter une modification de la place que cette personne occupe dans son ou ses groupes d'appartenance. Il est également possible, mais non indispensable, que la personne change son groupe de référence. Il peut y avoir une rupture nette entre deux étapes successives ou alors un passage progressif de l'une à l'autre. Une carrière ne correspond pas à une trajectoire linéaire, car elle comporte des retours en arrière ou des arrêts dans la progression d'une étape à l'autre.<sup>7</sup>

La carrière d'enfant en situation de rue comporte une série de dimensions qui entrent en ligne de compte dans la construction des différentes phases qui la composent. *Ces phases peuvent être spécifiées par la modification dans un domaine spécifique d'activité telle que l'activité lucrative pour l'enfant qui travaille dans la rue.*

Un exemple simple d'une carrière comportant trois phases est celle d'un enfant qui dans un premier temps mendie pour se procurer de l'argent, puis travaille pour le propriétaire d'un kiosque en vendant des journaux et finalement se met à son compte en vendant des objets tels que des images saintes ou des fleurs qu'il se procure à bas prix.<sup>8</sup> Ici la carrière est une fonction des activités lucratives, et le passage d'une étape à l'autre dépend du changement dans ces activités. Cette carrière est celle d'enfants qui ne résident pas dans la rue, mais qui viennent y travailler.

Un autre exemple est celui de carrières dont les étapes sont déterminées avant tout par le rapport que l'enfant entretient avec la rue comme espace de vie. Dans ce cas, il est possible de différencier cinq étapes. La première (a) correspond à **l'éloignement progressif** de l'enfant de chez lui. L'enfant se rapproche de la rue par séquences successives, il explore l'espace urbain qui se situe entre le lieu où il habite et les rues du centre ; la deuxième (b) est la **rue observée et la rue ludique** (l'enfant garde encore une certaine distance avec la rue) ; la troisième (c) **la rue alternante** (ici l'enfant assume la rue avec ses contradictions et revendique souvent le statut d'enfant de la rue, la rue n'est ni bonne, ni mauvaise, elle est ambivalente) ; la quatrième (d) correspond à la **rue refusée** (l'enfant reconnaît que la rue ne lui offre pas de débouchés) ; la cinquième (e) correspond à la **sortie de la rue. Le continuum constitué par ces étapes constitue un modèle idéal typique de la carrière d'enfant de la rue.** En effet, tous les enfants ne passent pas par toutes les étapes, ni ne les parcourent

<sup>7</sup> Ogien A., Sociologie de la déviance, Colin, Paris 1995, p. 118.

<sup>8</sup> Voir : Lucchini R., Sociologie de la survie : l'enfant dans la rue, PUF, Paris 1966, p.70-71.

de la même manière. Ces différences s'expliquent par le fait qu'une *étape n'est pas quelque chose de statique*, mais est la résultante de combinaisons très variables de différents facteurs.

Le schéma suivant en donne un aperçu :



Fig. 1 : Facteurs dont les combinaisons variables “ produisent ” les étapes de la carrière de l'enfant en situation de rue

Tous ces facteurs sont interdépendants et une modification de l'un d'entre eux se répercute sur les autres.

*La carrière devient ainsi l'élément central qui définit la place que l'enfant occupe dans la rue. Cette place diffère d'un enfant à l'autre en fonction de l'étape qui est la sienne à un moment donné ainsi que des étapes qu'il a déjà parcourues.* On voit donc que les enfants de la rue ne forment pas une catégorie sociale homogène sur le plan psychosociologique. Même s'ils sont nombreux à partager des histoires de vie semblables, ces histoires se traduisent de manière différente en termes d'identité, d'insertion dans le réseau ou le groupe, de compétences et de vécu.

#### **4. La relation à la rue et les sorties de la rue.**

*La sortie de la rue est conditionnée par la carrière de l'enfant et dépend donc de l'ensemble des facteurs dont je viens de parler.* D'un point de vue théorique, la sortie de la rue n'exige pas que

l'enfant coupe toute relation avec le monde de la rue. Nous avons de nombreux exemples d'enfants qui ont quitté la rue pour s'insérer dans un champ d'activités nouveau (école, armée ou travail par exemple) et qui pendant un certain temps gardent des contacts avec leurs anciens camarades. Par contre, **pour que l'on puisse parler de sortie de la rue, il faut que la ligne biographique dominante de l'enfant se modifie.** *L'enfant entame la sortie de la rue lorsque l'image de soi désirée ou image de soi idéale, devient inconciliable avec le mode de vie dans la rue.* Cette image est souvent construite à partir d'une référence positive. Cette référence est une personne dont l'enfant veut conquérir le respect, qui ne vit pas dans la rue et qui n'apprécie pas le fait qu'il y vive.

La modification de la ligne biographique prend du temps et peut varier beaucoup d'un enfant à l'autre.<sup>9</sup>. Comme l'écrit A. Ogien, la notion de ligne biographique "récuse l'idée d'unicité de la biographie, en admettant un postulat : la vie d'un individu peut rarement être appréhendée comme une histoire linéaire, homogène et définitive" (p. 121). Et, selon R. Castel, "un individu ordinaire peut se représenter sa vie comme organisée autour de quelques lignes principales d'investissement : histoire de son enfance, celle de ses amours. Sa carrière professionnelle (...)". Chacune de ses lignes d'investissement "garde une relative indépendance, et impose son propre type d'exigence" (p.26). *L'enfant en situation de rue est alors l'enfant dont le quotidien est organisé en fonction d'une seule référence : la vie dans la rue et ses exigences.* Sa ligne d'investissement dominante est exclusivement organisée par rapport à la vie dans la rue. **La sortie de la rue est donc un processus qui peut commencer alors que l'enfant est encore physiquement dans la rue. En effet, cette sortie peut commencer dès que l'un des facteurs du schéma précédent se modifie.** Pour que cela soit vrai, cette modification doit entraîner les premières manifestations d'une ligne d'investissement pouvant remplacer celle organisée autour de la vie dans la rue. Selon les enfants, ce processus peut durer plus au moins longtemps. La rencontre avec un adulte de référence (éducateur, parent, vendeur de rue, passant etc.) est souvent un événement qui déclenche le processus de sortie. On voit ainsi que la sortie de la rue a *plusieurs dimensions qui peuvent évoluer à des rythmes différents.*

La complexité du processus de sortie devient donc évidente. **Cela est dû au fait que la rue est plurielle car elle permet plusieurs formes d'utilisation et surtout d'appartenance. Cette appartenance est "mesurée" par les ressources (matérielles, sociales, identitaires, affectives et symboliques) auxquelles l'enfant a accès dans la rue ou qu'il attribue à la rue.** La relation à l'espace-rue est donc complexe, en ce sens qu'elle comporte différents modes et degré d'**appropriation** de cet espace. Or, l'appropriation comme insertion dans l'espace comporte des "comportements et des actions qui expriment des formes concrètes d'agir, de sentir et qui permettent à la fois une emprise sur les lieux et la production de signes culturels(...)". L'appropriation s'établit à travers une dialectique essentielle : l'existence de contrôle, d'un côté, et l'introduction de liberté, de l'autre (...). L'appropriation est la projection de la conduite humaine sur l'espace. Elle affirme une mainmise qui peut s'exprimer de plusieurs manières (...)".<sup>10</sup> G.-N. Fischer distingue différents types d'appropriation de l'espace qui vont du regard en tant que forme

<sup>9</sup> Pour le concept de "ligne biographique dominante" voir : Castel R., Les sorties de la toxicomanie, Editions Universitaires de Fribourg, Fribourg 1998, p. 26 ; Ogien A., op. cit., 1995, pp. 121-122.

<sup>10</sup> Fischer G.-N., La psychosociologie de l'espace, PUF, Paris 1984, pp. 86-89.

minimale de mainmise sur le monde extérieur, à la liberté de marquer un lieu et d'y accomplir certains actes qui le différencient d'autres lieux. La transformation de l'espace en territoire est alors le degré d'appropriation le plus fort de l'espace. On peut dire que plus le degré d'appropriation de l'espace-rue est important et plus le processus de sortie de la rue est long. Or l'appropriation de la rue est élevée quand l'enfant maîtrise la dialectique qui s'établit entre le contrôle et la liberté dans la rue. Cette maîtrise est très gratifiante, car elle concerne l'emprise que l'enfant exerce sur les risques que comporte la vie dans la rue. Il exerce un contrôle sur l'accès aux différentes ressources de l'espace et il bénéficie des libertés, mais aussi des obligations que cette situation comporte.<sup>11</sup>

Il y a aussi des enfants qui viennent dans la rue par périodes (quelques jours, une semaine, plus longtemps) et puis rentrent chez eux. Ils le font généralement par esprit d'aventure, pour faire la fête, pour consommer des inhalants ou pour voler. Ces enfants sont des "visiteurs" pour qui la rue est avant tout une diversion, un champ qui ne monopolise ni toutes leurs compétences, ni toutes leurs énergies. La rue est une parenthèse, un lieu de release. Elle n'est pas opposée à la famille, à l'école au travail ou à une institution, mais en est un complément. Leur appartenance et leur identification à la rue sont limitées et font partie d'un projet dont le début et la fin sont fixés par l'enfant lui-même. C'est l'existence de ce projet qui fait la différence entre l'enfant-visiteur et les autres enfants de la rue. Ce projet est de nature avant tout ludique et ne répond pas à des besoins de nature identitaire ou matérielle. Par contre, l'enfant visiteur souligne l'importance de pouvoir retrouver ses anciens camarades et de revivre avec eux pendant un certain temps l'aventure de la rue. Pour ce type d'enfant, il n'y a pas de sortie de la rue à proprement parler car le monde de la rue n'est pas sa référence principale

Le cas de Mamo (un enfant de Mexico City) illustre l'équilibre qui s'établit entre la rue, la famille et l'école. Cet enfant va dans la rue pendant les vacances scolaires, entretient un très bon contact avec sa mère et retourne à l'école lorsque celle-ci recommence. Chacun de ces trois champs répond à des besoins spécifiques de l'enfant qui ne les oppose pas les uns aux autres. L'attitude de la mère est l'élément central qui permet à Mamo de construire un rapport de non-exclusion entre ces champs. D'autres facteurs expliquent cet état de fait : (1) absence de parâtre et de violence familiale, (2) indépendance économique de la mère de l'enfant, (3) rapport de confiance entre l'enfant et sa mère, (4) fratrie restreinte issue du même père et non conflictuelle, (5) la rue comme lieu de retrouvailles et de plaisir, (6) la rue comme source de fierté pour l'enfant en ce sens qu'il mène une double vie (école/rue) sans que cela ne le pénalise. On peut ajouter à ces facteurs une école (internat) qui n'est pas répressive. Tout cela explique la relation de complémentarité des champs familial, institutionnel et de la rue. L'enfant trouve dans ces trois champs des réponses à ses besoins identitaires, affectifs et matériels. Cette complémentarité repose donc sur la complémentarité des réponses aux besoins ressentis par l'enfant. Ce rapport équilibré est le résultat de l'activité cognitive de l'enfant qui

<sup>11</sup> Cette maîtrise est toujours partielle et temporaire. En effet, elle s'exerce la plupart du temps dans le cadre d'activités spécifiques limitées dans le temps et dans l'espace - vols, activités lucratives diverses, régulation de conflits entre enfants, distribution d'inhalants ou de nourriture, négociation avec les professionnels des programmes d'aide, etc. et dans le cadre de sous-groupes ou de dyades qui forment un réseau plus large et peu structuré.

*trouve dans les trois champs des références positives.* Ces références sont positives car ces champs sont des configurations d'interactions (N. Elias) dans lesquelles l'enfant *trouve une place en tant que sujet*. Les rapports entre les positions occupées par les individus qui constituent le champ (P. Bourdieu) ou la configuration, permettent à l'enfant d'être lui-même un acteur social.

Pourtant dès l'âge de 14 ans, Mamo *quitte la rue car la complémentarité entre les champs diminue*. En effet, la rue devient plus dangereuse pour l'enfant qui change d'aspect physique en grandissant. Il est perçu progressivement en tant qu'adulte par les usagers de la rue et la police, et devient plus visible. C'est aussi alors que les gens stigmatisent l'enfant qui a grandi par le regard : "ils te regardent d'un mauvais œil" (te quedan mirando feo), me dit Mamo. Ce changement d'identité et le fait que Mamo change d'école et commence à travailler, entraîne de sa part l'abandon définitif de la rue. Ce cas ne concerne qu'une minorité d'enfants de la rue, car il comporte l'insertion positive de l'enfant dans au moins l'un des deux champs valorisés par la société : l'école et la famille. *Tout en étant minoritaires, ces cas n'ont pourtant pas un caractère exceptionnel.* Ces enfants quittent d'ailleurs la rue sans aucune intervention adulte.

Pour la plupart des enfants, l'expérience de la rue a un caractère global, dans la mesure où elle annule les écrans (famille, habitat, école) qui séparent l'enfant du monde adulte. *Il n'y a plus de médiation entre lui et le monde* de la rue dans son ensemble, et l'enfant est directement confronté aux autres utilisateurs de l'espace-rue.<sup>12</sup> L'intensité de cette expérience implique souvent un engagement total de l'enfant, une mobilisation de toutes ses ressources (physiques, affectives, symboliques).

L'idée d'intensité de la vie dans la rue, *comporte une référence à un état de dépendance par rapport à ce mode de vie.* Il est difficile de rompre ce rapport de dépendance tout seul. Il faut une rencontre avec une personne, un événement. *Mais c'est aussi cette rencontre qui permet selon Ricardo de faire fructifier l'expérience accumulée dans la rue.* Cette évaluation de la rue n'est pas un fait rare, bien au contraire.<sup>13</sup>

**La rue avec ses incertitudes et ses dangers comporte aussi le retour paradoxal du même et de l'inédit.** Cette alternance, ce mélange de l'un et de l'autre sont un élément important du conditionnement de l'enfant par le monde de la rue. Quitter la rue comporte pour l'enfant une

<sup>12</sup> Il est vrai que dans les bidonvilles l'enfant est aussi vite impliqué par le monde adulte dans son ensemble. L'effet de médiation et de filtrage de la famille et de l'école par rapport au monde environnant est souvent très faible. Le travail ainsi que l'absence d'espace propre (promiscuité entre les classes d'âge et les sexes dans les habitations) confrontent très vite l'enfant au monde adulte. Cette confrontation précoce n'est pas nécessairement mauvaise pour l'enfant. Elle le devient lorsqu'elle comporte une surcharge affective et identitaire importante que l'enfant n'est pas en mesure de maîtriser.

<sup>13</sup> Ainsi une dévalorisation systématique et globale de la vie dans la rue par les intervenants et les programmes d'assistance n'est pas adaptée à la réalité telle que les enfants la vivent. Il faut donc plutôt *réorganiser les expériences que l'enfant a faites dans la rue en vue d'un projet* à plus long terme qui comporte son insertion dans la communauté. Cette politique de réinsertion implique un travail de longue haleine de la part des programmes qui travaillent avec les enfants en situation de rue. En effet, cela demande une collaboration des ONG, des associations communautaires, de l'autorité municipale et de ses services ainsi que des employeurs présents sur le marché du travail.

*incertitude importante* qu'il peut difficilement surmonter seul.<sup>14</sup> *On peut affirmer que ce conditionnement et l'incertitude de l' "après-rue " maintiennent l'enfant dans la rue.*

*La sortie de la rue de Ricardo* est amorcée par une *double rencontre et un événement*, et elle a une valeur paradigmatique. *La rencontre avec une ou des personnes et l'événement qui leur est associé* débouchent sur la construction de la *motivation* indispensable pour que l'enfant *envisage* de quitter la rue. L'enfant peut alors entrevoir une *alternative crédible* à la vie dans la rue. Il est important de rappeler que les rencontres les plus riches et les plus prometteuses ***n'ont une suite que si elles se produisent au " bon moment ", c'est à dire lorsque l'enfant est dans une situation de réceptivité, donc de recherche d'une alternative crédible à sa situation.*** Pour que le " bon moment " se produise, *il faut d'abord que l'enfant définisse le prix qu'il doit payer pour rester dans la rue, ce prix étant supérieur aux avantages qu'il retire en restant dans la rue.* Cette sorte de " comptabilité " n'est pas facile dans la mesure où elle requiert de la part de l'enfant la capacité d'imaginer un avenir différent et qui soit en même temps crédible. *C'est alors que la rencontre avec une ou plusieurs personnes et un événement prennent toute leur importance.* La réflexion entamée par l'enfant n'est pas seulement de nature instrumentale et utilitaire, mais comporte aussi une dimension identitaire et affective. *Lorsque la sortie de la rue est motivée par des raisons utilitaires uniquement, elle est le fruit d'un calcul et sera remise en question dès que l'enfant n'y trouve plus son compte.*

Le cas de Ricardo est intéressant, en ce sens qu'il montre la *nature progressive de sa sortie de la rue* et la nécessaire présence d'un événement qui joue un rôle de catalyseur. Ricardo se rappelle la date exacte - un 3 décembre - de sa première rencontre avec la personne qui lui proposa de l'aider. Il avait 14 ans et lors de cette rencontre il gagnait quelques sous avec un camarade en aidant les marchands d'une foire. Cette personne se comporte si bien (" fue tan especial conmigo ") avec lui. Ricardo la soupçonne même d'avoir des intentions peu louables. En effet, la rumeur court que des étrangers (" gringos ") enlèvent des enfants pour ensuite les revendre. Un mois plus tard, il revoit cette même personne qui est la responsable d'un programme d'entraide communautaire dans un bidonville. C'est alors que l'enfant accepte d'aller chez elle avec son camarade. Ils prennent une douche, reçoivent des habits neufs et prennent un repas. Tout cela les surprend (" nos extrañó bastante ") beaucoup, mais en même temps leur plaît. Ils commencent alors à fréquenter le Centre communautaire tout en restant dans la rue. Cela durera 2 ans.<sup>15</sup>

*Pendant tout ce temps, Ricardo alterne entre la rue et le Centre, mais sans abandonner la première.* Il ne la quitte pas, car c'est encore elle qui lui donne le plus de gratifications (l'argent,

<sup>14</sup> Cela n'est pas le cas pour les enfants qui sont dans la rue pour de courtes périodes de temps et dont la motivation pour y rester est avant tout ludique. Ce n'est pas le cas non plus pour les enfants qui alternent de manière systématique et choisie entre la rue, la maison et l'institution. Dans ce cas, les rapports entre les différents champs sont de type complémentaire. Nous l'avons vu.

<sup>15</sup> Lorsque les enfants disent qu'ils veulent quitter la rue, il est très difficile de savoir qu'elle est leur intention réelle. Comme l'écrit Turnbull Plaza, " Whether they really want to leave the streets and the drugs is never clear. But they know that we want to hear it. In a normal visit, more than one of them will talk about rehabilitation without any prompt from the outsider. The naïve visitor would believe that many of them are on the verge of leaving the street and quitting drugs ", Turnbull Plaza B.E., Street Children and their Helpers. A Social Interface Analysis, PHD, University of Sussex, 1998, p. 115.

l'aventure, la reconnaissance sociale des camarades et donc un statut reconnu, l'absence d'obligations institutionnelles et donc un sentiment de liberté, la liberté de mouvement, etc.). **Pourtant ce qui retient le plus l'enfant dans la rue c'est la possibilité de bénéficier en même temps des avantages de la rue et de ceux du Centre communautaire.** Il y a donc aussi une logique utilitaire, un calcul de sa part. Cela exprime une rationalité avec laquelle l'intervenant (éducateur, travailleur de rue) doit compter lorsqu'il veut motiver l'enfant à quitter la rue.

**Pour que cette synergie cesse, il faut qu'un événement vienne modifier la ligne biographique de l'enfant en altérant le rapport qu'il entretient avec la rue, mais aussi avec le Centre et la société ordinaire.** Cet événement c'est l'arrestation de Ricardo pour vandalisme (il brûle avec un camarade la voiture d'une juge), son placement dans une institution pour mineurs et surtout la rencontre avec sa mère. Il a presque 17 ans et c'est l'âge auquel l'enfant de la rue commence habituellement à voir la rue comme un cul-de-sac. En effet, par son aspect physique *il ressemble de plus en plus à un adulte, devient plus visible* et attire par conséquent l'attention des forces de répression et des usagers habituels de la rue. **L'enfant ne peut plus négocier cette nouvelle visibilité, dans la mesure où elle lui impose une identité qui enlève toute légitimité à sa présence dans la rue. Cette visibilité est avant tout produite par une stigmatisation nouvelle de l'enfant qui est devenu physiquement adulte. Il s'agit d'une visibilité produite par une imputation de déviance.** L'enfant devient alors réceptif à un discours évoquant l'abandon de la rue comme mode de vie. En ce qui concerne Ricardo, *c'est surtout la rencontre avec sa mère* qu'il n'avait plus revue depuis des années qui est importante. Il rencontre sa mère le jour de la fête des mères alors qu'il est toujours en prison. Elle lui dit en pleurant vouloir tout entreprendre pour le faire libérer. **Cette larme que sa mère verse pour lui ( " yo vi a mi mama derramar una lacrima por mi ") est décisive, car elle reconstitue le lien entre l'enfant et sa mère. Elle est la preuve qu'il existe pour elle. L'arrestation de Ricardo n'est plus l'événement qui permet à lui seul la rupture biographique, mais l'occasion sans laquelle la rencontre entre mère et fils n'aurait pas pu se faire. Le noyau de la rupture biographique est donc constitué par ce nouveau lien et par tout ce qu'il comporte en termes de reconstruction identitaire du jeune.** Puis, il y a l'attitude des membres du groupe auquel appartient Ricardo qui le poussent à saisir l'occasion qui lui est offerte de quitter la rue. Mais la décision de quitter la rue a été très difficile à prendre. Ricardo me dit que cela lui a demandé *un effort énorme*.

Il est alors possible de reconstituer schématiquement la sortie de la rue de Ricardo comme l'aboutissement d'un processus constitué de plusieurs éléments :



Fig.2 : Processus de sortie de rue

*On voit que la sortie de la rue se construit dans le temps et, selon les enfants, elle peut durer plus au moins longtemps. Chaque enfant est d'ailleurs un cas particulier avec son histoire personnelle et sa propre sensibilité.*

L'élément le plus important pour que l'enfant entame le processus de sortie de la rue est la *réorganisation de son système identitaire*. Cela signifie qu'il doit trouver ou retrouver des références personnelles lui permettant de se projeter dans un avenir sans la rue. *Cela ne signifie pas que l'enfant doive faire tabula rasa de tout ce qu'il a appris dans la rue et renier tout ce à quoi il attribue une valeur* (compétences et habilités acquises dans la rue, l'amitié et la solidarité, la fierté de savoir vivre dans un milieu dangereux par exemple). Il *valorise donc une partie de l'expérience qu'il a acquise dans la rue. Il s'agit, pour la plupart d'enfants qui revendiquent la légitimité, d'être dans la rue non seulement comme un mode de vie qui leur est imposé par les circonstances, mais aussi comme un choix.*<sup>16</sup>

<sup>16</sup> Il est vrai que tous les enfants ne tiennent pas ce discours à propos de la vie dans la rue. En effet, celui qui subit la rue et la vit uniquement comme souffrance ne la valorise pas et se présente comme victime uniquement. On retrouve

**La sortie de la rue dépend donc du type de complémentarité qui existe entre le monde de la rue et les autres champs.** Cette complémentarité est à son tour influencée par les références et les représentations (activités ou compétences cognitives) de l'enfant, ainsi que par des éléments structurels telle que la place qu'il occupe dans les différents champs. *Cette place est une ressource qui permet à l'enfant de se positionner par rapport aux enjeux (matériels, identitaires, affectifs) qui caractérisent un champ à un moment donné. **Lorsque l'enfant a le choix, il reste dans le champ qui lui offre la place la plus gratifiante.*** D'ailleurs, ce choix n'est pas toujours définitif car la structure d'un champ peut changer dans le temps et l'enfant se déplace alors d'un champ à l'autre. *D'où des retours fréquents à la rue.*

Les cas de **Donald** (16 ans) et de **Carine** (21 ans) de Mexico City illustrent une situation dans laquelle la rue est un champ qui offre la place la plus gratifiante. Le **premier** quitte sa famille pour échapper à un père autoritaire, mais pour qui il garde beaucoup de respect. *Dans la rue, il découvre l'influence qu'il exerce naturellement sur les enfants du réseau auquel il appartient.* Cette découverte est d'une importance primordiale pour comprendre pourquoi Donald reste dans la rue malgré l'affection qu'il a pour son père et sa mère, et malgré le souci qu'il se fait pour la santé de son père qui est cardiaque. En effet, *c'est dans la rue qu'il prend conscience de pouvoir exercer de l'influence sur autrui et de ne pas être uniquement soumis à l'autorité de son père.* Il ne transforme pas cette influence en pouvoir, mais l'utilise pour exercer un rôle d'arbitre lorsque des conflits entre les enfants surgissent. Tout cela lui confère **une identité très gratifiante** surtout si elle est comparée à sa situation de fils dominé. Il n'est donc pas question pour Donald de quitter la rue pour rentrer chez lui. Il n'est pas question non plus de retourner à l'école car cela implique un retour à la maison. Donald ne refuse pas l'école en tant que telle, mais seulement parce qu'elle implique nécessairement la soumission à son père. Il refuse donc toute sortie de la rue qui comporte un retour à la maison. D'ailleurs, deux tentatives de retour se soldent par autant d'échecs. Pourtant, Donald reconnaît que la rue, malgré tout ce qu'elle lui offre (autonomie, prestige, argent, divertissements), ne comporte aucun futur pour lui. Il doit trouver une alternative. Il travaille dans un restaurant pendant 3 mois où il lave la vaisselle pour l'équivalent de 100 FRS par mois. Il peut facilement se procurer cette somme dans la rue (petits travaux, vols à la tire, infractions) et ceci en moins de temps. Le salaire n'est donc pas la raison qui explique cette tentative de quitter la rue. C'est plutôt un premier essai qui est fait sous l'influence d'une éducatrice. Donald quitte son emploi, car il n'a pas de quoi changer et nettoyer ses habits. *Il se gêne de se rendre tout sale à son travail car on le regarde comme un enfant de la rue,* dit-il. Or n'étant plus complètement dans la rue, Donald ressent ce regard *comme étant très stigmatisant car injuste.* La rue restant gratifiante dans le court terme,

---

ici la différence entre les enfants qui ont un rapport actif avec la rue et ceux qui la subissent uniquement comme une fatalité. L. Aptekar a différencié ces deux catégories d'enfants dans son livre, "Street Children of Cali", Duke University Press, Durham 1988, pp.55-78. Il distingue ainsi entre les "gamines" et les "chupagruesos". Il écrit à ce propos : "Where the gamines defines himself independent of others, the chupagrueso see himself in relation to others". Les premiers affirment avoir choisi de quitter le foyer domestique, les seconds au contraire d'y avoir été chassés. Ces derniers se définissent comme des victimes et n'apprécient pas la vie dans la rue. J'ai moi-même constaté l'existence de ces deux catégories d'enfants à Rio de Janeiro (Lucchini R., *Enfant de la rue. Identité, sociabilité, drogue*, Droz, Genève/Paris 1993).

l'enfant la préfère encore à tout autre mode de vie. Il *sort de la rue définitivement* lorsqu'il est accepté comme interne dans une école de l'armée. Cela lui permet de revoir son père tout en vivant ailleurs. Cette sortie se fait avec l'assistance d'un programme de réinsertion.

La rue est aussi pour **Carine** l'endroit le plus gratifiant. Mère de deux enfants qui vivent chez leur grand-père maternel, cette jeune femme ne veut pas quitter la rue malgré les possibilités qui lui sont offertes (une chambre payée par un programme d'aide, le retour chez elle avec un travail lui permettant de nourrir ses enfants). L'attrait de la rue s'explique par *la position dominante* que Carine occupe dans le petit groupe d'enfants auquel elle appartient. Elle joue le rôle de mère pour certains et celui de femme pour d'autres. Elle règle les conflits qui surgissent dans le groupe, elle répartit la nourriture et souvent l'argent que lui confient les enfants, elle garde aussi les récipients qui contiennent des inhalants, elle fait parfois les achats pour l'ensemble du groupe, trouve des acheteurs pour les objets volés par les enfants et prépare des repas chauds. Cela confère au groupe un air de famille qui convient à tout le monde.

***Carine occupe ainsi une place qui lui permet de contrôler une partie importante des ressources*** du groupe sans que cela ne demande de sa part un grand investissement. *Il lui suffit de jouer sur plusieurs registres (mère, amante, arbitre, surveillante) pour garder son influence sur les différents enfants du groupe. Son influence ne repose pas sur son autorité naturelle, mais bien sur le fait que les coûts des disputes entre les enfants leur paraissent plus importants que les arbitrages et les redevances qu'elle leur impose. Elle assure aussi par sa présence une certaine sécurité au site que le groupe occupe et où il est possible de garder des biens (vêtements, nourriture, inhalants, argent, objets volés ). C'est donc la complémentarité des besoins des enfants et de ceux de Carine qui lui permettent garder son pouvoir. Il est important de dire que cette influence repose aussi sur de nombreux marchandages et de nombreuses négociations entre les enfants dont le but est de décrocher une décision favorable de Carine. La concurrence entre les enfants pour avoir accès aux faveurs et aux services de la jeune femme est important car il assure son influence ; elle est aussi un facteur d'ordre dans le groupe. Le leadership de Carine est fragile dans la mesure où il repose avant tout sur l'utilisation des besoins des enfants et la concurrence qu'elle instaure entre eux.*

Carine quitte la rue lorsque le territoire que le groupe occupe est définitivement perdu.<sup>17</sup> Cette perte ne modifie pas la composition du groupe, mais son fonctionnement et son organisation. *L'autorité de Carine ne peut plus s'exercer comme avant car elle n'a plus le contrôle d'un territoire destiné aux activités privées des enfants.* Lieu de réunion et de repos, protégé des regards et de l'animation exceptionnelle de la zone environnante, le terrain vague (" baldio ") *garantissait l'existence d'une sphère privée dans laquelle Carine pouvait assumer ses différentes fonctions.* La rue cesse non seulement d'être gratifiante, mais n'offre plus à la jeune femme un espace de vie garantissant une certaine sécurité. En restant dans la rue, elle risque de devoir se prostituer ou alors de s'adonner à la mendicité ce qu'elle refuse de faire. La sortie de la rue reste la seule solution. Carine rentre alors

<sup>17</sup> Il s'agissait d'un terrain vague entouré d'un haut mur qui a été transformé en parking par l'autorité municipale. Cet espace était situé à côté d'une zone comprenant, entre autres, des stations pour les bus et le métro, des supermarchés, des magasins, des restaurants, des kiosques, des marchés à l'air libre, des parkings et deux parcs).

chez son père qui met à sa disposition un logement pour qu'elle puisse y habiter avec ses enfants.<sup>18</sup> La sortie de Carine se fait *par épuisement des ressources qu'elle trouvait dans la rue*.<sup>19</sup>

**Donald et Carine** illustrent le cas d'enfants pour qui la rue offre la possibilité de gratifications sociales et identitaires importantes. Les psychotropes ne jouent qu'un rôle subordonné dans l'attrait que la rue exerce sur ces enfants. *La sortie de la rue s'amorce dès que les gratifications se font rares*. C'est avec toute évidence le cas de Carine. En ce qui concerne Donald c'est un peu différent. En effet, lorsqu'il part dans la rue il n'a pas de projet. C'est un peu par défi qu'il s'éloigne progressivement du domicile familial pour finalement ne plus y retourner. Et c'est en découvrant l'ascendant qu'il exerce sur les autres enfants qu'il prend goût à la vie dans la rue (l'indépendance, l'argent, l'imprévu, l'amitié, le risque). La vie dans la rue lui permet de prendre confiance en soi et il forge progressivement le *projet* de terminer ses études secondaires dans une école de l'armée. Dès que cette occasion se *présente, il quitte la rue car il en a épuisé les ressources*.<sup>20</sup>

---

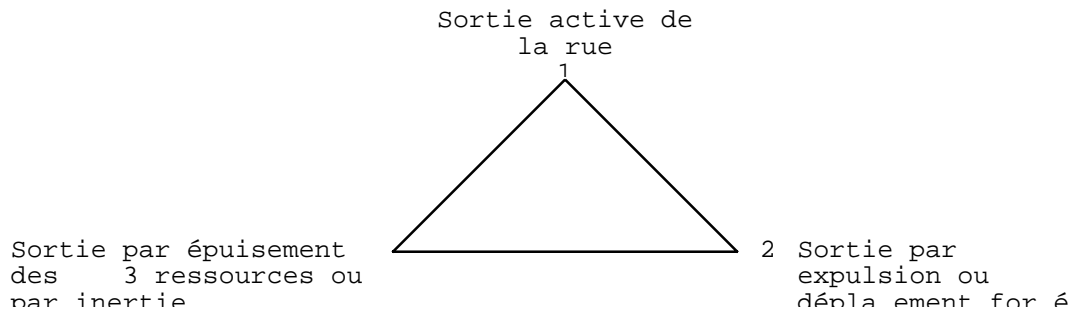
<sup>18</sup> Le processus de sortie dure plusieurs mois pendant lesquels les collaborateurs d'un programme d'assistance d'abord, puis mes collaboratrices de recherche, essayent de trouver pour Carine une alternative à la vie dans la rue. Dans un premier temps, le processus de sortie échoue car la condition posée par le programme d'assistance est que Carine se fasse ligaturer les trompes. Elle n'est pas d'accord avec cette condition. Puis elle quitte la rue pendant un certain temps pour habiter dans une chambre dont le programme paie le loyer. Elle retourne dans la rue car elle ne supporte pas la vie en solitaire. La sortie définitive intervient avec la disparition du "baldio". Carine reviendra ensuite régulièrement dans la rue pour rendre visite à ses anciens camarades. Cette sortie a donc été préparée par l'intervention de tiers.

<sup>19</sup> Nous traiterons de ce type de sortie de la rue plus loin.

<sup>20</sup> Il est vrai que cette sortie a été préparée en collaboration avec mes assistantes de recherche qui ont entrepris différentes démarches non seulement sur le plan pratique, mais aussi en discutant avec Donald sur la nécessité de prendre une telle décision.

#### 4.1. Différents types de sortie de la rue

Il est possible de différencier entre trois principaux types de sortie de la rue : (a) la *sortie active* de la rue ; (b) la *sortie par épuisement des ressources ou la sortie par inertie* ; (c) la *sortie par expulsion ou déplacement forcé*.



- a) La **sortie active de la rue** est reliée à un choix et à un projet qui s'élabore pendant le processus de sortie de la rue. Pour qu'il y ait projet, il faut que l'enfant puisse se projeter dans le temps en imaginant son avenir en dehors de la rue. Il faut aussi qu'il dispose d'une alternative crédible dont il souhaite la réalisation. **Pour cette catégorie d'enfants, la rue devient un laboratoire dans lequel se forge une identité reliée à la construction d'un projet post-rue. Cet enfant contribue à créer l'opportunité qui lui permet de quitter la rue.**

La *sortie active de la rue* comporte elle-même plusieurs modalités.

- Une **première** modalité est celle illustrée par le cas de Mamo. **La vie dans la rue fait partie dès le début d'un projet qui relie trois champs (rue, école, famille) entre eux. Les trois champs forment un système dont la cohérence est assurée par leur complémentarité en termes de réponses aux besoins de l'enfant (matériels, identitaires, symboliques, affectifs). La sortie se met en place avec la rupture de cette complémentarité.** En effet, les contraintes qui s'exercent contre une sortie de rue diminuent sensiblement et c'est l'enfant lui-même qui décide d'abandonner la rue. L'influence externe (programme d'insertion ou toute autre intervention professionnelle) est généralement absente. Il s'agit d'une *sortie auto-contrôlée*.<sup>21</sup> **Ce type de sortie de rue ne requiert aucune modification de la ligne biographique de l'enfant.** Il est aussi celui qui comporte le moins de retours temporaires dans la rue.
- Une **deuxième** modalité est celle qui correspond au cas de Ricardo. **Ici, il n'y a pas de complémentarité entre les trois champs (rue, famille, programme d'insertion ou institution) avant que le processus de sortie de la rue ne commence. La sortie de la rue s'amorce lorsqu'une première rencontre établit une complémentarité entre la rue et un programme d'intervention ou un autre lieu hors rue. Cela affaiblit la centralité de la rue dans le système de références de l'enfant. Celui-ci devient réceptif à l'idée de quitter la rue. Toutefois, la parole à**

<sup>21</sup> R.Calstel, op.cit., p.50.

elle seule ne suffit pas. **Il faut non seulement qu'un événement fort remette en question la ligne biographique de l'enfant** (par exemple menace de mort, risque d'institutionnalisation prolongée ou revalorisation identitaire par une personne très importante pour l'enfant sur le plan affectif). Il faut aussi qu'il puisse bénéficier d'un **relais capable de lui proposer une alternative crédible à la vie dans la rue**. **La sortie de la rue s'organise alors en fonction d'une nouvelle référence identitaire, d'une alternative crédible à la rue et d'une image de soi recomposée.** Ce type de sortie **demande une modification radicale de la ligne biographique de l'enfant** car la vie dans la rue constitue un mode de vie exclusif. La sortie est partiellement hétéro-contrôlée.<sup>22</sup> **La composante principale du processus de sortie est de nature identitaire.**<sup>23</sup>

- Une **troisième** modalité est celle que l'on retrouve chez Donald. Ici aussi il y a absence de complémentarité entre les différents champs et la rue. La rue est vécue par l'enfant comme **un cadre de vie global, mais en même temps temporaire**. La rue est une **parenthèse** qui comporte l'élaboration d'un projet post-rue. Le caractère très gratifiant de la rue sur le plan identitaire et matériel lui donne une connotation essentiellement ludique et hédoniste. **La sortie de la rue se réalise sans qu'aucune complémentarité n'apparaisse entre la rue et un autre champ** (ce qui est aussi le cas dans la deuxième modalité de sortie de la rue). La sortie de la rue ne comporte pas de phase initiale pendant laquelle l'enfant alterne ou circule entre la rue et d'autres champs. Cette sortie de la rue **ne demande qu'une rupture biographique partielle**. En effet, l'enfant ne cesse jamais de considérer la vie dans la rue comme une parenthèse qui peut se terminer **à n'importe quel moment**. Il est insuffisant qu'une occasion se présente pour que l'enfant veuille ou puisse la saisir. Pour cela, il doit encore bénéficier d'un appui externe. Comme dans le type précédant, la sortie est partiellement hétéro-contrôlée.
- Une **quatrième** modalité de sortie de la rue est celle de Samuel, un enfant qui quitte la rue à l'âge de 17 ans (Tegucigalpa - Honduras). **Ce type de sortie se caractérise par l'impact de la transformation identitaire de l'enfant par rapport aux utilisateurs adultes de la rue. Le refus d'une identité déviante de la part de l'enfant est au centre du processus de sortie.**<sup>24</sup> La rue de Samuel autorise des **activités diversifiées** et permet à l'enfant de satisfaire de multiples besoins : matériels, ludiques, sociaux et identitaires (la confiance que lui témoigne la dame qui l'aide dans ses activités lucratives). **Pendant longtemps cette rue n'est pas propice à la mise en place d'un processus de sortie car la ligne biographique de Samuel est déterminée par sa manière de vivre le monde de la rue**. Et cela exclut toute insertion de l'enfant dans une autre configuration

<sup>22</sup> Ici il n'y a pas de prise en charge totale de l'enfant par une institution, mais seulement accompagnement par une personne qui bénéficie de sa confiance.

<sup>23</sup> D'autres facteurs interviennent encore tels que la résilience de l'enfant. Bien que ce concept soit critiquable, car il implique une dimension normative qui n'est pas suffisamment explicitée, il est indéniable qu'il existe entre les enfants des différences dans la manière de vivre des événements qui sont potentiellement dommageables à leur développement. Je n'aborde pas ici la question de l'usage nécessairement critique du concept de développement et des stades qui le définissent. Cela débordera le cadre de cet écrit.

<sup>24</sup> Il ne s'agit donc pas d'une modification identitaire qui - comme chez Ricardo - est induite par la rencontre avec la mère et la responsable d'un programme d'intervention. Par contre, les deux enfants partagent les modifications identitaires reliées aux changements de leur aspect physique. En effet, ils sont perçus de plus en plus comme de jeunes adultes et de potentiels agresseurs par les utilisateurs de la rue (passants, marchands, policiers).

(famille, école, travail, institution). *La sortie de la rue s’amorce lorsqu’il constate un changement de comportement des passants à son égard.* En effet, Samuel fait état de leur regard hostile (“ todo mundo me quedaba viendo mal ”) quand il inhale et remarque qu’ils font tout pour l’éviter. Les femmes qui changent de trottoir pour ne pas devoir le croiser de près le choquent profondément. Dans un premier temps, il ne comprend pas ces comportements car cela demande de sa part un nouvel apprentissage de la vie dans la rue. Lorsqu’il comprend qu’il est perçu comme un agresseur potentiel, il ressent une colère profonde.<sup>25</sup> Samuel *refuse cette identité* et *entame sa sortie de rue en deux temps.*

*D’abord, il essaie de rester dans la rue tout en adoptant une stratégie en mesure de rendre sa présence dans la rue acceptable pour les passants.* Pour ce faire, il redevient cireur de chaussures, puis vendeur de chicles et de cigarettes (la dame l’aide encore). Mais cela ne dure pas, car il utilise ses gains, puis son capital pour se procurer des inhalants. C’est alors qu’il trouve avec un camarade une place de gardien de parking au centre ville. Ils arrêtent ensemble la consommation d’inhalants et utilisent l’argent pour s’acheter des vêtements et de la nourriture. Samuel n’est donc pas seul lorsqu’il quitte la rue, et cette sortie à deux est consolidée *par un projet de partage* des tâches de gardiennage du parking. *Cette modification de comportement est importante car elle permet de relier la sortie de Samuel à la question des cadres de références qui orientent son action.*<sup>26</sup>

Dans le cas de cet enfant, il y a quatre cadres de référence qui l’éloignent progressivement de la rue. *Le premier* correspond aux passants dont il refuse la stigmatisation. Samuel refuse d’être perçu comme un inhalateur délinquant uniquement. *Le deuxième* est constitué par les autres enfants qui restent dans la rue et qui adoptent une attitude hostile envers Samuel qui les a quittés et en quelque sorte trahis. *Le troisième* cadre est celui des passants dont le regard stigmatisant ne le concerne plus, et qui se porte maintenant sur ses anciens camarades qui sont restés dans la rue (“ la gente los quedaba viendo ”). *Le quatrième* est représenté par les inhalants dont Samuel a arrêté progressivement la consommation.

*La sortie de rue s’amorce donc lorsque Samuel s’aperçoit que sa présence dans la rue devient incompatible avec l’image qu’il a de lui-même.* Il n’a aucune intention d’agresser les personnes qui lui témoignent leur méfiance. Un sentiment d’injustice l’envahit. Il pourrait adopter, comme beaucoup d’autres enfants, un comportement de protestation et agir en fonction de l’image que

<sup>25</sup> D’autres enfants, sur différents terrains de recherche m’ont fait part de ce même type d’expérience.

<sup>26</sup> Le concept de cadre n’est pas synonyme de celui de champs. Ce dernier se réfère à un ensemble de relations entre des positions sociales qui comportent des phénomènes concernant le pouvoir, l’influence et la négociation entre autres choses. Le concept de cadre de référence ou groupe de référence concerne les mécanismes qui “ servent aux hommes pour se lier aux groupes et à leurs valeurs ”. Ce concept s’applique donc à des questions qui ont trait à l’orientation normative des individus et à la structuration de leurs attentes par rapport à leur environnement. Cet environnement peut être proche ou alors lointain ou encore les deux à la fois. Souvent, les individus s’orientent en fonction de groupes auxquels ils n’appartiennent pas ou par rapport à des personnes qu’ils ne connaissent pas. La structuration des attentes peut encore se faire en fonction de personnages mythiques ou simplement rêvés. Souvent les individus ont des références multiples et parfois très diverses. Voir : Merton R.K., *Eléments de théorie et de méthode sociologique*, Plon, Paris 1965, p.202 et suivantes.

l'adulte se fait de lui : consommer de manière ostensible, publique et souvent collective des inhalants, et passer à l'acte en l'agressant. Dans ce cas, Samuel n'aurait pas entamé sa sortie de la rue. Cette dernière aurait même été repoussée et le passage à la délinquance adulte facilitée. En effet, le lien entre la stigmatisation et les comportements qu'elle induit est analysable en tant que *déviance secondaire* (E.M. Lemert). Dans ce cas, l'individu taxé de déviant assume cet attribut et l'incorpore à son identité ; il se perçoit dès lors comme tel. Il va donc se comporter en conséquence. Comme l'écrit E.M. Lemert, "when a person begins to employ his deviant behavior or a role based upon it as a means of defense, attack, or adjustment to the overt and covert problems created by the consequent societal reaction to him, his deviation is secondary".<sup>27</sup> La déviance secondaire se construit plus facilement lorsque la visibilité sociale de la personne perçue comme déviante est grande, que les comportements et attitudes considérés comme déviants se répètent et que la réaction sociale à leur endroit est importante. Comme on le voit, il y avait de très fortes probabilités que Samuel connaisse ce type de déviance et ne quitte pas la rue.

L'existence d'un projet, d'une alternative crédible à la rue et d'une dynamique identitaire constituent le point commun entre les quatre types de sortie active de la rue.

En ce qui concerne les *différences*, il y en a quatre qui apparaissent immédiatement. *Primo*, l'absence de rupture biographique dans le premier cas, de rupture radicale dans le deuxième et le quatrième et de rupture partielle dans le troisième. *Secundo*, la rupture de la complémentarité entre les trois champs conduit à l'abandon de la rue dans le premier cas, alors que dans le deuxième c'est l'établissement d'une complémentarité entre la rue et le champ de l'adulte de référence hors-rue qui est primordial pour déclencher le processus de sortie et le soutenir ; dans le troisième et le quatrième la sortie s'effectue sans qu'aucune complémentarité de champs ne soit nécessaire. *Tertio*, dans le premier et le quatrième cas la sortie est auto-régulée, alors que dans les deux autres elle est en partie le résultat de ce M.-H. Soulet appelle la spontanéité régulée.<sup>28</sup> *Quarto*, la vie dans la rue est considérée par l'enfant comme une parenthèse dans le premier et le troisième cas, alors que dans le deuxième et le quatrième elle est totalement indéterminée dans le temps.

- b) La sortie par expulsion ou abandon forcé de la rue concerne avant tout les cas d'emprisonnement ou d'institutionnalisation prolongée de l'enfant. Ici, la rupture avec le monde de la rue signifie souvent l'insertion dans le monde de la délinquance adulte. De toute manière, le jeune qui sort de prison ou d'une institution après y avoir séjourné pendant quelques années, ne peut plus retrouver sa place dans la rue. D'autre part, pour ces jeunes comme pour les autres enfants de la rue qui ont derrière eux une longue carrière dans la rue, la famille ne constitue plus une réelle alternative à la rue. Comme l'écrit B.E. Turnbull Plaza, "the obvious difference

<sup>27</sup> Lemert E.M., Primary and Secondary Deviation, dans : Traub S.H./Little C.B., Theories of Deviance, Peacock, Itasca 1975, p.170.

<sup>28</sup> Soulet M.-H., Petit précis de grammaire indigène du travail social, Ed. Universitaires, Fribourg 1997, p.110. Cela signifie que la sortie est reliée à un projet d'intervention qui est celui de l'adulte - professionnel ou chercheur. Comme l'écrit Soulet, la gestion "d'une alternance maîtrisée entre distance ou proximité relationnelle est particulièrement difficile à gérer dans certaines formes d'intervention sociale comme le travail de rue".

between the youth's and the institution's agendas is about re-integration into the family : he does not see it anymore as an alternative to the street, let alone the opposite, while the underlying discrepancy is that of the superiority of our view over theirs ”.<sup>29</sup> Nous verrons cela à propos de la sortie par épuisement des ressources et les tentatives de sortie avortées.

- c) **La sortie par épuisement des ressources** (matérielles, symboliques, affectives, sociales) diffère de la sortie active car l'enfant n'a pas de projet, ni d'alternative crédible à la rue. Les occasions gratifiantes sont épuisées et l'enfant reste dans la rue par manque de choix et par inertie. *L'épuisement des ressources comporte un aspect subjectif et un aspect objectif.* Le premier est cognitif et concerne la perception que l'enfant a de la rue et donc les images qu'il y associe. Le second a trait aux modifications des configurations qui structurent le monde de la rue (réseaux d'enfants, réseaux adultes-enfants, contrôle policier, programmes d'assistance, commerce informel par exemple). L'épuisement subjectif des ressources peut se manifester sans qu'aucune modification des ressources objectives ne se soit produit.

*Dans ce type de sortie, la motivation pour quitter la rue n'est pas absente, elle est avant tout réactionnelle.* En quittant la rue, l'enfant réagit plus qu'il n'agit. Généralement, la seule alternative qu'il a par rapport à la rue est un retour chez lui ou un séjour dans une institution. Cette sortie est très instable et comporte de nombreux retours à la rue. Elle concerne donc des enfants pour qui la rue n'a plus d'attrait *spécifique et ne s'accompagne pas d'une modification importante de leur ligne biographique.* L'épuisement des ressources signifie que la rue est devenue un lieu qui ne permet plus à l'enfant de faire des choix en termes d'activités de survie, de mobilité spatiale, de sociabilité (appartenance à un réseau ou à un groupe). Le plaisir de vivre dans la rue a disparu. Même l'excitation due au risque relié à certaines activités perd de son attrait. La sortie par épuisement des ressources est plus fragile que la sortie active car elle est improvisée et se fait “faute de mieux”. Cette sortie est marquée par la résignation et l'anticipation de son échec probable. *C'est la raison pour laquelle la sortie par épuisement des ressources est très proche des tentatives avortées de sortie la rue.* Néanmoins, elle se prépare malgré tout. L'enfant fait des visites chez lui ou réside dans une institution pendant un certain temps. Il s'agit pour lui d'évaluer les probabilités de succès et d'échecs d'un abandon de la rue. *La crainte du rejet parental ou des contraintes institutionnelles est toujours très présente chez l'enfant.* Souvent le rapprochement avec la famille est rendu délicat par le changement du statut conjugal de la mère ou du père. En effet, la mère peut avoir un nouveau compagnon ou le père une nouvelle compagne. D'autres changements tels qu'une modification de la composition de la fratrie ou le déménagement de la famille dans un autre quartier compliquent le retour chez soi. C'est ainsi que l'enfant ressent le besoin d'anticiper les conséquences possibles de ces changements.

**D'un point de vue affectif et émotif, la sortie par épuisement des ressources semble être plus éprouvante que la sortie active de la rue.** En effet, elle implique souvent le rétablissement de liens familiaux avec tout ce que cela implique en termes de remise en question de soi et de non-

<sup>29</sup> Turnbull Plaza B.E., op.cit., p.164.

dit. Pour l'enfant comme pour les parents, la responsabilité d'un échec ne peut pas être attribuée à des tiers ou à des causes exogènes. Les acteurs sont placés en face d'eux-mêmes. C'est l'une des raisons qui expliquent les hésitations, les questionnements des enfants qui envisagent de quitter la rue à l'exemple d'Alda (Mexico City). Il s'agit d'une jeune femme (22 ans) qui fait sa première fugue à l'âge de 6 ans.<sup>30</sup> Alda séjourne plusieurs fois dans des institutions, mais revient toujours dans la rue. A plusieurs reprises, elle retourne chez sa mère sans pourtant avoir l'intention de quitter la rue. Elle lui téléphone aussi sporadiquement. Elle se montre toujours très anxieuse lorsqu'on lui parle de sa mère et répète à haute voix les descriptions que l'intervenant fait de celle-ci. Elle anticipe même ces descriptions. Alda apprend aussi que sa mère vit avec un compagnon qu'elle ne connaît pas. Elle n'a pas connu son père qui a abandonné sa mère lorsqu'elle était enceinte. Tout cela fait dire à Alda que sa mère se comporte comme elle puisqu'elle a plusieurs compagnons. Pourtant, elle ne veut pas lui ressembler et affirme avoir changé. Les rapports entre mère et fille sont très tendus. Lors d'une première rencontre, la première dit à la seconde : " je maudis le jour ou tu es née car tu es une mauvaise fille ". Alda rétorque alors : " je ne suis plus celle que tu as connue (...) je sais me défendre et tu ne pourras plus me battre comme tu le faisais quand j'étais à la maison ".

Une voisine témoigne des abus dont Alda a été la victime lorsqu'elle était enfant. Elle a même été placée dans une institution pour la soustraire à la violence de ses demi-frères, de son parâtre, de son oncle et de sa mère. C'est d'ailleurs de cette institution qu'elle s'échappe pour aller dans la rue la première fois.<sup>31</sup> La probabilité de ne plus être reconnue par sa mère après tout ce temps est aussi très probable. Cela est source de tension et d'une très grande anxiété. Lors d'une visite au domicile de sa grand-mère, celle-ci dit à sa petite fille de ne plus compter sur sa mère. La rencontre entre Alda et sa mère a lieu malgré tout et cela en compagnie de plusieurs personnes dont le compagnon d'Alda et deux intervenantes. Le comportement de la mère n'est pas seulement distant, mais aussi blessant pour sa fille. En effet, cette dernière lui demande son certificat de naissance pour pouvoir inscrire à l'état civil son propre enfant. C'est alors qu'elle apprend ne pas avoir été enregistrée à l'état civil par sa mère qui dit : " j'ai enregistré ma fille Carmela, mais pas elle ". Carmela est une des demi-sœurs de Alda. Le message est clair : Alda n'a plus de mère. Celle-ci dit encore qu'Alda est née hors mariage et que sa propre mère l'a beaucoup frappée à cause de cela. L'histoire de la mère de Alda est faite de violences multiples au centre desquelles on trouve plusieurs viols. Elle a aussi exercé la prostitution.

<sup>30</sup> Alda a connu 4 grossesses. La première fois elle est enceinte d'un policier qui abuse d'elle lorsque elle a 12 ans. Elle vit avec cet homme pendant quelques mois. Il la bat et lors d'une dispute particulièrement violente il provoque l'avortement. Avec un autre partenaire, elle a une fille qui meurt d'insuffisance cardiaque après 15 jours. Elle aura encore deux autres enfants : un garçon qui lui est enlevé par le frère de l'homme avec qui elle l'a conçu et dont elle a perdu toute trace, et une fille de 6 mois qui vit avec elle dans la rue. Son aspect physique est très dégradé, elle ne prend pas soin d'elle et ne s'occupe pas de sa fille. Pendant 8 ans, Alda a été la compagne d'un jeune de la rue qui n'est le père d'aucun de ses enfants. Elle a aussi pratiqué différentes formes de survie qui vont de la prostitution à des jeux d'adresse dans les carrefours à l'intention des automobilistes de passage en passant par des petits vols.

<sup>31</sup> L'histoire familiale d'Alda ressemble à celle de Ricardo et leur dépendance par rapport au monde de la rue a été très forte. Pourtant, leurs sorties de la rue diffèrent complètement. La sortie de Ricardo est active, alors que celle d'Alda est produite par épuisement des ressources.

Après cette visite, Alda retourne dans la rue avec son compagnon et son enfant. Elle est à nouveau enceinte. Peu de temps après le couple quitte la rue avec l'aide d'une œuvre d'entraide qui a établi des contacts avec la famille du jeune. Il se rend dans une ville au sud du pays où il est accueilli par la belle-famille d'Alda. Quelques mois plus tard, Alda revient à Mexico avec son enfant où on perd ses traces.

#### 4.2. Les tentatives de sortie

Les tentatives de sortie de la rue concernent avant tout la famille, plus rarement la parenté. Elles concernent moins les institutions (programmes d'assistance). En effet, *ces dernières constituent une étape dans le parcours qui conduit l'enfant hors de la rue*. Ou alors elles sont simplement utilisées par l'enfant pour obtenir à bon compte logis et nourriture. Il quitte régulièrement les programmes d'assistance lorsqu'ils ne répondent plus à ses attentes et que ses besoins matériels ont été satisfaits. Dans ce cas, l'enfant n'a pas l'intention de quitter la rue et la résidence dans l'institution est pour lui une période de release. Les récits des enfants à ce propos sont tout à fait explicites.

Les tentatives de sortie ne doivent pas être confondues avec les visites que l'enfant fait à sa famille sans aucune intention d'y rester. *Il n'est pas toujours facile de faire cette distinction, car les enfants alternent fréquemment entre la rue et la maison*. Pour que l'on puisse parler de tentative de sortie, il faut que l'enfant manifeste la volonté de quitter la rue par des actions concrètes. Parmi ces actions, on trouve les retours répétés à la maison avec l'intention d'y rester, les demandes réitérées auprès l'intervenant ou auprès d'un autre adulte de référence d'être raccompagné à la maison, la recherche d'un travail stable en dehors de la rue. *Les modifications de comportement de l'enfant sont aussi des indicateurs de son intention à quitter la rue*. Ainsi la diminution de la consommation d'inhalants, le refus de prendre part à des activités risquées tels que le vol par effraction ou le vol à l'étalage, la critique directe aux camarades qui se comportent "comme des enfants de la rue", une anxiété accrue chez l'enfant quand on évoque avec lui son retour à la maison, le souhait de pouvoir vivre avec une femme hors de la rue sont des exemples qui illustrent ces modifications de comportement. L'intention de quitter la rue se manifeste aussi par des comportements inédits tels que l'achat de vêtements et de matériel scolaire que l'enfant porte à la maison pour les utiliser plus tard. Ce type de comportement indique qu'un changement significatif est en train de se produire : la capacité de différer des gratifications. L'enfant s'identifie déjà avec des rôles et des pratiques qui n'appartiennent pas au monde de la rue. Toutefois, ces modifications restent très fragiles car le retour à la maison doit être préparé, rendu vraisemblable et donc être plus qu'un simple souhait de quitter la rue.

La tentative avortée d'un retour à la maison est reliée à deux facteurs essentiellement. Il y a d'abord le refus de l'autorité parentale et l'hostilité d'un adulte -généralement le parâtre ou la marâtre- envers l'enfant. L'enfant est aussi incapable de retrouver une place dans une fratrie qui est le plus souvent composite et dont les membres ne sont plus ceux qui étaient présents quand l'enfant est parti dans la rue. Ensuite il y a le *décalage* entre ce qu'offre la rue en termes de diversions et de

sociabilité, et la réalité du quartier où se situe l’habitation familiale. La nostalgie de la rue et le désœuvrement font que très vite l’enfant s’ennuie. Le retour dans la rue est ainsi programmé.

**La sortie de la rue ne peut se construire sur la seule perspective d’un retour à la maison. L’enfant et en particulier l’adolescent ne peuvent pas se satisfaire de cette perspective, car ils aspirent à un statut d’adulte avec tout ce qui définit ce statut.** Il aspire “ à la reconstitution de sa place dans le monde ordinaire ” et donc à une “ insertion dans l’univers de la normalité ”.<sup>32</sup> Nous avons ici une raison importante qui explique l’échec de la sortie. **La présence de cette aspiration est ce qui permet de différencier ce qui est une tentative de sortie de ce qui est simplement une alternance entre le monde de la rue et la maison ou l’institution.** *Souvent, le même enfant passe chronologiquement d’une logique de l’alternance à celle de la répétition de tentatives pour sortir de la rue.* Dans le cas de l’alternance, l’enfant n’a pas l’intention de quitter la rue et balance entre deux univers, entre lesquels il ne peut pas encore choisir. Ainsi, lorsqu’un enfant quitte le logement familial pour retourner encore une fois dans la rue, nous ne sommes pas en présence d’une sortie avortée, mais d’un nouvel épisode d’alternance. **On retrouve ici la complémentarité des champs. C’est seulement lorsque cette dernière faiblit que l’alternance est remplacée par la tentative de quitter la rue.**

Les retours dans la rue peuvent être très nombreux. L’exemple de Morro illustre ces cas. Ce jeune de 17 ans de Ciudad de Mexico revient dans la rue pour la huitième fois. Chaque séjour à la maison dure en moyenne 4 mois. Le plus long c’est prolongé pendant 13 mois, le plus court n’a duré que 2 semaines. Une autre fois Morro est resté 10 mois chez lui. Les différents séjours à la maison n’ont donc pas la même signification. Les plus courts -entre 2 et 6 semaines- sont de l’ordre de l’alternance alors que les plus longs appartiennent à la logique de la tentative de sortie de la rue. Morro dit souhaiter construire une chambre en dur sur un terrain que ses parents viennent d’acheter. En même temps, il dit passer par une phase dans laquelle il ne se sent ni adulte, ni enfant. Lors d’une visite au domicile de ses parents chez lesquels il se trouve depuis quelques semaines, il nous dit que le souvenir de la rue lui permet de *redevenir enfant*. *Morro est pris entre deux aspirations dont aucune ne s’accorde avec le champ familial. En effet, ce champ ne lui permet pas d’être adulte - soumission au parâtre et relation de forte dépendance envers la mère - et ne répond pas non plus à l’image qu’il se fait de l’enfance qu’il situe dans la rue.* A cela s’ajoute l’attrance toujours importante pour les inhalants qu’il ne peut pas consommer chez lui. L’ensemble des retours à la maison ce produit sur 5 ans. Pendant ce laps de temps, Morro passera plus de temps chez lui que dans la rue. *Ce cas est celui d’un enfant qui cherche une alternative crédible à la rue, mais n’en trouve aucune. Nous n’avons pas d’alternance, mais bien une série de tentatives de sortie de la rue.*

*Après une tentative avortée de quitter la rue, l’intention de changer de vie peut aussi se manifester de manière presque paradoxale dans une exagération des comportements et des attitudes qui caractérisent l’enfant de la rue. Ainsi, l’enfant consomme de manière accrue des inhalants, manifeste une plus grande agressivité envers ses camarades et les intervenants et ne paraît plus se soucier de l’image qu’il donne de lui.*

<sup>32</sup> Castel R., op. cit., p. 210.

Pour de nombreux enfants, les tentatives avortées de quitter la rue sont le pendant de ce qui c'est passé quand ils ont quitté le domicile familial. En effet, le départ c'est souvent déroulé par étapes : séjours dans la rue entrecoupés par des retours à la maison. Cela indique que l'enfant n'est plus tout à fait à la maison, mais n'est pas encore totalement dans la rue. Disons encore que l'enfant de la rue qui a été mis dans une institution - la plupart du temps par sa mère - est aussi celui qui manifeste le plus le souhait de rentrer chez lui. Pourtant, c'est aussi celui qui entreprend le moins pour concrétiser son retour.

## 5. Conclusion

Nous avons montré que la carrière, l'identité et la nature des relations entre les champs conditionnent la manière dont l'enfant quitte la rue. L'existence d'un projet crédible pour l'après-rue ainsi que des événements et des rencontres entre l'enfant et un adulte influencent également le processus de sortie de la rue. La durée de ce processus varie selon les enfants et ce dernier est caractérisé par l'existence de nombreuses tentatives de sortie de la rue qui échouent.

Nous avons vu qu'il est possible de différencier entre trois types de sortie de la rue et entre différentes modalités de mise en œuvre de cette sortie. Cette diversité est une composante importante de l'hétérogénéité psychosociologique qui caractérise les enfants de la rue. Elle est aussi un facteur dont l'intervention doit tenir compte car elle concerne l'attachement de l'enfant à la rue, ainsi qu'à tout ce qui n'est pas la rue. D'autre part, la sortie de la rue ne correspond pas toujours à un processus progressif de nature linéaire conduisant l'enfant de la rue à la non-rue, car il comporte de nombreux retours à la rue. Il doit non seulement pouvoir quitter la rue pendant un certain temps et y revenir, mais aussi évoquer tout simplement cette possibilité. Souvent, les enfants mentionnent leur intention de quitter la rue sans pour autant croire à une telle éventualité. Ils anticipent simplement une issue qu'ils savent inéluctable et répondent aux attentes du monde adulte. *En fait, la sortie de la rue est elle-même un apprentissage fait d'une succession d'essais et d'échecs.* La durée de cet apprentissage et son déroulement varient selon les enfants qui doivent remettre en question un style de vie et l'habitus qui l'accompagne. Nous avons montré que la sortie de la rue ne s'improvise pas, mais qu'elle se prépare comme étant l'étape finale de la carrière d'enfant de la rue. Son déroulement est donc influencé par l'ensemble des étapes de cette carrière. Ainsi, l'intervenant devra tenir compte de la carrière de l'enfant lorsqu'il l'accompagne durant le processus de sortie de la rue.